



Polysèmes

Revue d'études intertextuelles et intermédiales

7 | 2005

Les figures de la violence

Henry James, « The Turn of the Screw » : l'angoisse au temps de l'Autre qui n'existe pas

Sophie Marret



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/polysemes/1644>

DOI : 10.4000/polysemes.1644

ISSN : 2496-4212

Éditeur

SAIT

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 43-58

ISSN : 0999-4203

Référence électronique

Sophie Marret, « Henry James, « The Turn of the Screw » : l'angoisse au temps de l'Autre qui n'existe pas », *Polysèmes* [En ligne], 7 | 2005, mis en ligne le 01 janvier 2005, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/polysemes/1644> ; DOI : 10.4000/polysemes.1644

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Polysèmes

Henry James, « The Turn of the Screw » : l'angoisse au temps de l'Autre qui n'existe pas

Sophie Marret

- 1 Dans la préface qu'il rédigea à l'occasion de la publication en un même volume de « The Aspern Papers » et « The Turn of the Screw »¹, Henry James situe à l'origine de la composition de la seconde nouvelle, le souvenir d'une conversation portant sur la nostalgie d'un genre à jamais disparu :

The good, the really effective and heart-shaking ghost-stories (roughly to term them) appeared all to have been told, and neither new crop nor new type in any quarter awaited us. The new type indeed, the mere modem "psychical case", washed clean of all queerness as by exposure to a flowing laboratory tap, and equipped with credentials vouching for this—the new type clearly promised little, for the more it was respectably certified the less it seemed of a nature to rouse the dear old sacred terror.²

- 2 Le triomphe de la rationalité scientifique au fondement des récits moderne, peut-on lire entre les lignes de ce triste constat, a participé du recul du sacré auquel la terreur des histoires de fantômes du passé se trouvait intimement mêlée. Le pari d'Henry James à cet égard ne fut pas pour autant de tenter un retour aux sources. Le commentaire de son projet témoigne au contraire d'une ferme volonté de renouveler le genre. Il affirme sans ambiguïté : « Good ghosts, speaking by book, make poor subjects, and it was clear that from the first my hovering prowling blighting presences, my pair of abnormal agents, would have to depart altogether from the rules »³. L'ancrage du récit dans la modernité s'avère décisif à cet égard. « The exhibition involved is, in other words, a fairy-tale pure and simple—save indeed as to its springing not from an artless and measureless, but from a conscious and cultivated credulity », affirme-t-il⁴. La gouvernante, narratrice de l'histoire, se présente comme un esprit éclairé, qui manifeste peu de goût pour le romanesque gothique, comme en témoigne sa description de Bly :

This tower was one of a pair—square incongruous crenellated structures. [...] They flanked opposite ends of the house and were probably architectural absurdities, redeemed in a measure indeed by not being wholly disengaged nor of a height too pretentious, dating, in their gingerbread antiquity, from a romantic revival that was already a respectable past.⁵

- 3 Pour autant, elle s'avoue aussitôt fascinée par ce bâtiment auquel elle trouve néanmoins quelques atouts. La gouvernante incarne la crédulité propre à l'esprit rationaliste, en miroir du lecteur supposé : Henry James définit sa nouvelle comme « an amulette to catch those not easily caught »⁶. L'horreur se déplace ainsi d'un contexte marqué par l'emprise du religieux (et dès lors de la superstition), qui est encore celui du *Dracula* de Bram Stoker, aux conditions mêmes de la modernité, un âge frappé par le déclin des idéaux, de la figure de l'Autre, sous la poussée du rationalisme puis du relativisme scientifique.
- 4 « La science [...] s'est [...] instituée de disjointre le sens et le réel », montre Jacques-Alain Miller dans son séminaire intitulé « l'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthiques »⁷. Il lui a pour cela fallu rompre avec la métaphysique et l'ontologie comme l'atteste le mouvement de la logique qui dut être constituée en système formel pour devenir langage fondateur des mathématiques. « C'est pourquoi [la science] a d'abord rencontré comme son Autre, la religion », souligne-t-il⁸. Le discours de la science contribua dès lors à faire apparaître la structure de fiction de la vérité qui relève nécessairement du signifiant, comme le formule Lacan⁹. Il participa à la ruine des idéaux laissant entrevoir la dimension de semblant de l'Autre (que Lacan définit comme le « lieu du trésor du signifiant »¹⁰, constituant le lieu de la garantie symbolique). Il en résulte une « Perte de confiance dans les signifiants maîtres, [une] nostalgie des grands desseins », comme l'indique encore Éric Laurent¹¹. La réduction de l'Autre au semblant a pour conséquence de dévoiler que l'« Autre n'est pas de l'ordre du réel », comme le souligne encore Jacques-Alain Miller, qu'on en parle « bien qu'il n'existe pas, parce qu'il n'existe pas », qu'« on en parle d'autant plus parce qu'il n'existe pas »¹². Avec cette disjonction du sens et du réel, issue de la promotion du discours de la science à la fin du XIX^e siècle, s'efface donc toute figure de la garantie. Le XX^e siècle est devenu progressivement celui des comités d'éthique, souligne Éric Laurent : « Les comités d'éthique s'inscrivent dans une civilisation où coexistent des religions, des sages, des pouvoirs d'État, le culte de la raison, la science, sans que les uns puissent l'emporter sur les autres, sans qu'ils aient à le faire d'ailleurs »¹³, leur fonction est de suppléer au manque de garantie consécutif à la réduction de l'Autre au semblant.
- 5 Écrite en un moment de transition, au tournant du siècle, la nouvelle de James s'avère marquée par ce contexte spécifique d'où résulte sa « nouveauté ». « Like the house which it has for a setting, it stands in isolation, on a spiritual frontier between the Christian and the post-Christian world », note Anthony Curtis, dans son introduction à l'édition Penguin, rappelant qu'Henry James n'était pas un chrétien pratiquant, et qu'il ne partageait pas non plus les choix spirituels de son père, adepte de la philosophie de Swedenborg¹⁴. L'éclipse de la figure de l'Autre se marque dans la nouvelle par la distance adoptée par la gouvernante à l'égard de l'Église et l'absence du maître souvent faite cause du désarroi des protagonistes.
- 6 Notons que la gouvernante est fille de pasteur : « the youngest of several daughters of a poor country parson »¹⁵. Pourtant, chaque fois qu'il est question de se rendre à l'église, elle s'avère dans l'incapacité de le faire, ou bien elle revient sur ses pas. L'apparition du fantôme et la peur qui s'ensuit ne donnent pas lieu à une tentative de conjurer le démon

par la religion, mais la mettent au contraire dans l'impossibilité de prendre le chemin du lieu de culte :

“You came for me for church, of course, but I can't go.”
 “Has anything happened?” [...] “Well”, I said, “I've been frightened.”¹⁶

- 7 Au terme d'un court échange avec Mrs Grose à propos de ce qui lui est arrivé, l'intendante renouvelle sa proposition que la gouvernante persiste à rejeter :

“it's time we should be at church.”
 “Oh I'm not fit for church!”
 “Won't it do you good?”
 “It won't do them!” I nodded at the house.
 “The children?”
 “I can't leave them now.”¹⁷

- 8 À l'encontre des suggestions de Mrs Grose, la gouvernante ne compte plus sur Dieu pour la reconforter et rétablir l'ordre dans le chaos auquel elle se trouve confrontée. Elle ne peut plus s'appuyer que sur ses propres forces, pense-t-elle, pour protéger les enfants du fantôme. Son attitude est bien différente de celle des protagonistes de *Dracula* qui comptent sur le savoir du Dr Elsing, un médecin versé dans les sciences occultes, pour vaincre le vampire. Rien dans la nouvelle de James ne donne véritablement tort à la gouvernante, dans la mesure où la fin tragique du récit reste énigme et ne trouve pas à s'expliquer non plus par un manquement à la religion. Dieu reste singulièrement absent, il n'intervient plus dans le récit pour fonder la causalité des événements, voués à demeurer pur mystère. Certes, le lecteur n'a pour appui que le récit de la gouvernante elle-même, mais précisément, aucune autre instance narrative ne vient falsifier ou valider celui-ci, ni proposer de le restituer dans un autre ordre de causalité (rationnel ou métaphysique).

- 9 Ultérieurement, la gouvernante fait marche arrière et rentre à Bly au lieu de pénétrer dans l'église à la suite d'une conversation troublante avec Miles lors de laquelle celui-ci lui demande de retourner à l'école et fait allusion aux événements qui le concernent, laissant subsister le doute dans l'esprit de son interlocutrice. Cette décision se trouve articulée à l'absence du maître. Celui-ci s'est dégagé de toute responsabilité paternelle à l'égard de son neveu et de sa nièce qu'il a recueillis, en les confiant à la gouvernante :

“Does my uncle think what you think?”
 I markedly rested. “How do you know what I think?”
 “Ah well, of course I don't; for it strikes me you never tell me. But I mean does *he* know?”
 “Know what, Miles?”
 “Why, the way I'm going on.”
 I recognised quickly enough that I could make, to this inquiry, no answer that wouldn't involve something of a sacrifice of my employer. Yet it struck me that we were all, at Bly, sufficiently sacrificed to make that venial. “I don't think—your uncle much cares.”
 Miles, on this, stood looking at me. “Then don't you think he can be made to?”
 “In what way?”
 “Why, by his coming down.”
 “But who'll get him to come down?”
 “I will!” the boy said with extraordinary brightness and emphasis. He gave me another look charged with that expression and then marched off alone into church.

¹⁸

- 10 La gouvernante se montre partagée entre le désir de masquer cette carence de l'oncle et celui de la dénoncer, tant elle implique pour elle son propre sacrifice. Ainsi, l'ensemble de

la nouvelle se trouve-t-elle marquée par l'absence d'une figure de la garantie, incarnée soit en Dieu soit en la personne du maître de séant.

- 11 Si Mrs Grose persiste à dénoncer l'absence du maître maintenant la croyance en l'existence de l'Autre, la gouvernante pour sa part met plutôt en relief l'inexistence de l'Autre dont il ne lui reste plus qu'à s'accommoder, au risque de tenter malgré tout de le faire exister en occupant la place, en venant héroïquement pallier sa carence, ultime source de son erreur fatale.
- 12 Mrs Grose suggère que l'oncle soit convoqué pour protéger les enfants et dénonce dans le même temps ses manquements :

“Their uncle must do the preventing. He must take them away.”

“And who's to make him?”

She had been scanning the distance, but she now dropped on me a foolish face.

“You, Miss.”

“By writing to him that his house is poisoned and his little nephew and niece mad?”

“But if they are, Miss?”

“And if I am myself, you mean? That's charming news to be sent him by a person enjoying his confidence and whose prime undertaking was to give him no worry.”

Mrs Grose considered, following the children again.

“Yes, he does hate worry. That was the great reason—”

[...] My companion, after an instant and for all answer, sat down again and grasped my arm. “Make him at any rate come to you.”

I stared. “To me?” I had a sudden fear of what she might do.

“He ought to be here—he ought to help.”¹⁹

- 13 La gouvernante perçoit pour sa part le caractère dérisoire de cet appel, ainsi que les conséquences ultimes de l'absence de garantie à laquelle les deux femmes se trouvent confrontées : le maître pourrait ne pas croire son récit, miroir de l'incertitude au cœur de la nouvelle quant à la vérité des faits rapportés par la gouvernante.

I quickly rose and I think I must have shown her a queerer face than ever yet. “You see me asking him for a visit?” No, with her eyes on my face she evidently couldn't. Instead of it even—as a woman reads another—she could see what I myself saw: his derision, his amusement, his contempt for the breakdown of my resignation at being left alone and for the fine machinery I had set in motion to attract his attention to my slighted charms. She didn't know—no one knew—how proud I had been to serve him and to stick to our terms; yet she none the less took the measure, I think, of the warning I now gave her. If you should so lose your head as to appeal to him for me She was really frightened. “Yes, Miss?”

“I would leave, on the spot, both him and you.”²⁰

- 14 Mrs Grose en appelle à la Loi carente pour restaurer l'ordre perdu, lorsqu'à défaut de prononcer le nom du seigneur et de blasphémer elle s'exclame : « Laws! »²¹. La gouvernante se présente quant à elle comme l'une de celles qui, lucidement, ne s'en remettent pas trop vite à Dieu :

Well my eyes were sealed, it appeared, at present—a consummation for which it seemed blasphemous not to thank God. There was, alas, a difficulty about that: I would have thanked him with all my soul had not I had in a proportionate measure, this conviction of the secret of my pupil.²²

- 15 La nouvelle pour sa part ne restaure aucune croyance en une figure de la garantie, sa technique narrative contribue plutôt à confronter le lecteur aux conséquences de son inexistence. Jacques-Alain Miller souligne notamment que le déclin de l'universalisme des idéaux va de pair avec un « ancrage dans le particulier d'autant plus exigeant »²³. La nouvelle d'Henry James l'atteste.

- 16 Le récit repose dès lors sur l'effet de vacillation produit par la narration à la première personne. Il est impossible de trancher entre vérité et illusion. La gouvernante cherche à convaincre le lecteur de sa rencontre avec le surnaturel, mais il reste permis à ce dernier de douter et d'envisager qu'elle fut victime d'hallucinations, comme de nombreux critiques l'ont déjà souligné. L'intérêt de la stratégie de James est qu'elle ne permet jamais de conclure avec certitude. Aucun accès à une vérité dernière n'est assuré pour le lecteur, qui se trouve dès lors confronté à son caractère éluusif, au filtre de la subjectivité qui ne laisse pas conclure à une vérité objective des faits.
- 17 Le relativisme du récit coïncide avec son projet même. Henry James affirme : « The thing had for me the immense merit of allowing the imagination absolute freedom of hand, of inviting to act on a perfect clear field, with no "outside" control involved, no pattern of the usual or the true or the terrible "pleasant" (save always, of course, the high pleasantry of one's very form) to consort with »²⁴.
- 18 Le lecteur se trouve dès lors confronté à la fuite du sens tant le récit résiste à toute explication aisément cernable par l'entendement, fut-elle de l'ordre de la croyance ou de la superstition. D'incertitude en incertitude, plus le récit progresse, plus l'énigme s'approfondit jusqu'au coup de théâtre final qui met à mal toute logique et qui s'avère comme une autre façon de confronter le lecteur à l'inexistence de l'Autre, à l'absence d'une garantie quant au sens.
- 19 Henry James précise toutefois son projet : il s'est agi pour lui de former dans l'esprit du lecteur une idée du mal, une notion dont il affirme qu'elle ne se laisse pas saisir en raison :
- What, in the last analysis, had I to give sense of? Of their being, the haunting pair, capable, as the phrase is, of everything—that is of exerting, in respect to the children, the very worst action small victims so conditioned might be conceived as subject to. What would be then, on reflection, this utmost conceivability?—a question to which the answer all admirably came. There is for such a case no eligible absolute of the wrong; it remains relative to fifty other elements, a matter of appreciation, speculation, imagination—these things, moreover, quite exactly in the light of the spectator's, the critic's, the reader's experience. Only make the reader's general vision of evil intense enough, I said to myself—and that already is a charming job—and his own experience, his own imagination, his own sympathy (with the children) and horror (of their false friends) will supply him sufficiently with all the particulars. Make him think the evil, make him think it for himself,—and you are released from weak specifications.²⁵
- 20 Au-delà de ce relativisme frappant, Henry James postule pourtant l'existence d'un noyau de vérité, qu'il cerne dans le terme d'« evil ». Si vérité il y a, elle s'avère toutefois ne pas relever entièrement de l'ordre du langage, du rationalisable. Elle ne peut qu'être suggérée à l'imagination du lecteur. La vérité ne peut qu'être mi-dite, indique pour sa part Lacan, car elle touche au réel, à l'impossible à dire.
- 21 C'est bien un savoir sur le réel de la pulsion que convoque en effet cet étrange récit, qui s'offre comme une plongée dans l'inconscient. « Good ghosts [...] make poor subjects », affirme encore Henry James²⁶. Ses figures, bien que reconnaissables par la gouvernante, restent indescriptibles, comme en témoignent les nombreuses formes négatives qu'elle emploie pour restituer ce qu'elle a vu à l'esprit du lecteur.
- 22 Dans un premier temps elle énonce : « The man who met my eyes was not the person I had precipitately supposed ». « I had not seen it anywhere », affirme-t-elle ensuite à propos de l'image qui apparaît à son esprit. Alors qu'elle indique « I saw with a strange

sharpness » puis « the man was as definite as a picture in a frame », aucun indice supplémentaire n'est donné au lecteur qui lui permettrait pour sa part de se former une image précise. La gouvernante ajoute « That's how I thought with extraordinary quickness, of each person he might have been, and that he wasn't », puis précise qu'il ne porte pas de chapeau²⁷. Le fantôme se trouve réduit à être un pur regard, reflet de celui de la gouvernante, portant l'intuition, à l'instar des autres textes majeurs de la littérature fantastique, que l'angoisse surgit quand l'objet perdu, cause du désir, se présentifie pour le sujet dans le réel. Ce regard en effet semble d'une étrange familiarité à la gouvernante, ce qui rappelle encore l'expérience de l'*Unheimlich* décrite par Freud dans « l'inquiétante étrangeté »²⁸. « It was as if I had been looking at him for years and had known him always »²⁹, dit-elle. L'apparition se trouve ainsi toujours associée à la répétition, au retour du même.

23 L'objet de la pulsion échappe à l'ordre de la représentation, il n'est pas spécularisable, comme l'attestent encore ces étranges rencontres. « There came to me thus a bewilderment of vision of which, after these years, there is no living view that I can hope to give »³⁰, constate encore la gouvernante lors de la première apparition de Peter Quint. Parlant d'une rencontre ultérieure avec le fantôme elle indique « It was the dead silence of our long gaze at such close quarters that gave the whole horror, huge as it was, its only note of the unnatural »³¹. « The element of the unnamed and untouched became, between us, greater than the other », constate-t-elle plus tard³². Les fantômes se trouvent pour leur part, épinglés sous les signifiants « The lost, the damned »³³. Le regard enfin est celui du sujet lui-même, ce qui ne se voit pas dans le miroir, comme en atteste encore la réflexion de la gouvernante à propos des yeux de Flora, qui est, elle aussi, supposée voir les apparitions. Elle la décrit regardant tour à tour Mrs Grose et la gouvernante « with heavenly eyes that contained nothing to check us »³⁴. Conformément à la logique de la pulsion, le manque est ce qui caractérise le regard surréel de l'enfant, qui s'avère propre à évoquer l'objet cause du désir.

24 La critique l'aura noté, les figures de Peter Quint et Miss Jessel suggèrent d'autant mieux que l'angoisse prend source dans le retour du refoulé, que l'infernal couple rappelle les parents morts des deux orphelins. Le retour du refoulé est lié à un défaut d'assomption de la castration symbolique, de la loi de l'interdit, par laquelle se trouve symbolisée la perte primordiale de jouissance qui humanise le sujet, en faisant de lui un sujet du désir. Dans la nouvelle, la suggestion du mal se trouve en effet corroborée par l'évocation d'une transgression pédophile ou incestueuse.

“It was Quint's own fancy. To play with him, I mean to spoil him [...] Quint was much too free.” “Too free with the boy?”³⁵

25 En miroir de ces figures monstrueuses, la gouvernante se trouve quant à elle mue par la quête d'une jouissance ignorée d'elle-même : « That's what I came for, to be carried away », dit-elle à Mrs Grose à l'orée du récit, à propos de l'angélisme des enfants³⁶. Cet énoncé ambigu ne peut manquer de faire étrangement écho à ses sentiments pour son maître, frappés d'interdit et d'impossible du fait de leur différence de conditions sociales. Elle tient par ailleurs les enfants pour des figures d'exception dont elle trouve naturel qu'ils échappent à la loi : elle constate en Miles une qualité « divine », qui se trouve liée à son indignation « so monstrous was I then ready to pronounce it that such a child as had now been revealed to me should be under an interdict »³⁷. Elle fait référence ici à son renvoi de l'école, mais l'énoncé peut être lu plus littéralement. Miles se trouve d'ailleurs

associer indirectement son propre nom à une liberté inégalée qui confine à l'absence de limites, comme le suggèrent les étranges torsions syntaxiques de son énoncé :

“I hope”, I went on bravely, “that you’ve been enjoying yourself.”

“Oh yes, I’ve been ever so far; all round about—miles and miles away, I’ve never been so free.”³⁸

26 Notons que sa réponse vient s'articuler à une question portant sur le plaisir. Plus que tout autre peut-être, du fait de ses méandres stylistiques, le texte de James invite à une compréhension littérale de ses énoncés.

27 De la même manière, Miles fera remarquer à la gouvernante l'impropriété de leur relation, plongeant celle-ci dans l'embarras, alors qu'il lui demande quand il retournera à l'école : « You know my dear, that for a fellow to be with a lady always! »³⁹. La faute resurgit là où on l'attend le moins aux dépens de celle qui lutte contre le mal supposé dans l'Autre.

28 En effet, l'univers de la nouvelle caractérisé par l'inexistence de l'Autre ne s'en trouve pas moins le lieu de résurgence d'une crainte que l'absence de l'Autre de la garantie, du père symbolique, ne laisse place à l'Autre de la jouissance, au père réel, selon les termes de la problématique freudienne dans *Totem et Tabou*⁴⁰. « L'inexistence de l'Autre [...] rive le sujet à la chasse du plus de jouir »⁴¹, souligne Jacques-Alain Miller, il le laisse en proie aux commandements du surmoi qui lui ordonne de jouir. À mesure que décline « l'empire des semblants »⁴², la jouissance vient sur le devant de la scène. L'Autre de la jouissance se trouve incarné, dans la nouvelle de James, en ses figures du mal. « They want to get them [...] For the love of all the evil that, in those dreadful days, the pair put into them », indique la gouvernante à Mrs Grose⁴³. Mrs Grose elle-même avait ainsi répondu à la question de la gouvernante concernant Peter Quint :

“But if he isn't a gentleman—”

“What is he? He's a horror.”⁴⁴

29 Les expressions employées pour parler d'eux évoquent l'innommable au sens littéral et figuré du terme. En témoigne encore l'indication de Mrs Grose « They were both infamous », qui suggère sans pouvoir apporter plus de précisions⁴⁵.

30 Il s'agira dès lors pour la gouvernante de faire advenir le refoulement de l'objet, par une restauration du symbolique, par une saisie des événements dans l'ordre du langage, de conjurer l'Autre de la jouissance par le signifiant qui troue le réel. Tel est l'enjeu de la scène finale. Il s'agira pour elle de faire avouer à Miles sa faute, de restaurer la symbolisation de l'interdit « No more, no more, no more! », s'exclame-t-elle en direction du fantôme⁴⁶. Cette opération symbolique va de pair avec la restauration du signifiant du manque dans l'Autre, ainsi décomplété. La gouvernante se surprend en effet à hurler « stuff and nonsense! »⁴⁷. Elle demande alors à l'enfant de confesser ce qu'il a dit, ce que le lecteur ne saura jamais. En effet, les horreurs supposées dites par Miles se trouvent là aussi toucher à l'innommable. À la place, le fantôme de Peter Quint apparaît. Mais lorsque Miles énonce tour à tour les noms de Miss Jessel et de Peter Quint, ce dernier disparaît à jamais pour lui. Par la nomination, qui pointe l'Autre comme semblant, est advenue la castration de l'Autre, « He has lost you for ever », s'exclame la gouvernante⁴⁸. La castration se retrouve du côté du sujet, lui aussi marqué par la perte : la disparition du fantôme est ainsi désignée par la gouvernante « the stroke of the loss »⁴⁹. L'opération symbolique qui contribue à la castration de l'Autre a fait advenir le refoulement de l'objet réel. L'énigme de la scène finale contribue à en situer la logique sur la scène de l'inconscient, au-delà du rationalisable. Elle marque également que la solution à

l'angoisse se trouve du côté d'une acceptation du manque dans l'Autre, d'un évidement du langage, au-delà du sens.

- 31 Il reste à comprendre toutefois la logique qui préside à la mort de Miles et qui fait basculer la fin de la nouvelle brutalement dans la tragédie, là où l'on attendrait plutôt une issue triomphale. Cette étrange fin laisse le lecteur dans la perplexité, la gouvernante aurait-elle porté à Miles un coup fatal en le plongeant dans la terreur par projection de ses propres fantasmes, est-ce un autre effet du surnaturel, de la disparition des fantômes qui emportent avec eux les enfants ? La force du texte tient dans cette absence de conclusion certaine qui plonge encore plus le lecteur dans le doute, confronté à l'énigme du sens et au caractère élusif de la vérité. Toutefois la scène peut également être comprise dans une autre perspective, fondée sur une contradiction : elle est à la fois écriture d'un savoir inconscient et manifestation d'une angoisse persistante, qui constitue un déni de ce savoir.
- 32 La gouvernante s'avère en effet agent de la séparation de l'enfant avec l'objet. La question subsiste quant à sa propre position. Elle apparaît à plusieurs reprises comme une figure maternelle qui serait comblée par ses enfants, réduits dès lors à être objets de sa jouissance. La jouissance supposée à Peter Quint n'est que miroir de la sienne propre. « They had nothing but me, and I, well, I had *them* », dit-elle⁵⁰. Ainsi l'enjeu de la scène finale tient-il également dans la possession de Miles « I caught him, yes, I held him — it may be imagined with what a passion; but at the end of a minute I began to feel what it truly was that I held. We were alone with the quiet day, and his little heart dispossessed, had stopped »⁵¹. L'enfant mort est image de l'objet perdu voué à échapper à l'emprise de la gouvernante. La scène finale met en jeu la castration de celle-ci, comme elle-même l'indique de façon presque prémonitoire, quelques pages plus tôt : « But I was infatuated—I was blind with victory, though even then the very effect that was to have brought him so much nearer was already that of added separation ». La perte de l'objet traduite dans l'image frappante de la mort de l'enfant, prend toutefois des accents tragiques, d'autant plus que le récit à la première personne force l'identification du lecteur au désarroi de la gouvernante, dont il ne sait s'il doit partager sa cause (le sauvetage des enfants) ou douter qu'elle ait tous ses esprits. Ainsi vient se superposer à ce savoir inscrit entre les lignes, un fantasme, une résurgence de l'angoisse de castration, la crainte que la privation de l'objet cause du désir ne conduise à la mort, ne constitue la perte du sujet qui tient à sa jouissance comme à lui-même. Cette ambivalence du récit entre écriture d'un savoir inconscient et déni de ce savoir, se situe enfin au fondement même de son ambiguïté, contribuant à sa brutalité.

NOTES

1. Henry James, Preface to the New York Edition of *The Novels and Tales of Henry James* (1907-1909), in *The Aspern Papers and The Turn of the Screw*, Harmondsworth, Penguin, 1986.

2. *Ibid.*, 36.

3. *Ibid.*, 40.

4. *Ibid.*, 37.
5. Henry James, « The Turn of the Screw », in *The Aspern Papers and The Turn of the Screw*, 164.
6. Henry James, Preface to the New York Edition of *The Novels and Tales of Henry James (1907-1909)*, 38.
7. Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », séminaire inédit, 1996-1997, 203.
8. *Ibid.*
9. *Ibid.*, 5 et Jacques Lacan, « Jeunesse de Gide », in *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, 742.
10. Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », in *Écrits*, *op. cit.*, 806.
11. Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », 9.
12. *Ibid.*, 86.
13. *Ibid.*, 10.
14. Anthony Curtis, « introduction » à *The Aspern Papers and The Turn of the Screw*, 24.
15. Henry James, « The Turn of the Screw », 149.
16. *Ibid.*, 171.
17. *Ibid.*, 172.
18. *Ibid.*, 218.
19. *Ibid.*, 208.
20. *Ibid.*, 208-209.
21. *Ibid.*, 235.
22. *Ibid.*, 212.
23. Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », 34.
24. Henry James, Preface to the New York Edition of *The Novels and Tales of Henry James (1907-1909)*, 37.
25. *Ibid.*, 42.
26. *Ibid.*, 40.
27. Henry James, « The Turn of the Screw », 164-165.
28. Sigmund Freud, « L'inquiétante étrangeté » (1919), in *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1985.
29. Henry James, « The Turn of the Screw », 165.
30. *Ibid.*, 164.
31. *Ibid.*, 196.
32. *Ibid.*, 210.
33. *Ibid.*, 223.
34. *Ibid.*, 154.
35. *Ibid.*, 177.
36. *Ibid.*, 154.
37. *Ibid.*, 161.
38. *Ibid.*, 254.
39. *Ibid.*, 216.
40. Sigmund Freud, *Totem et tabou* (1912), traduction de S. Jankélévitch, Paris, Payot, 1968.
41. Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », 8.
42. Éric Laurent et Jacques-Alain Miller, « L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », 4.
43. Henry James, « The Turn of the Screw », 207.
44. *Ibid.*, 172.
45. *Ibid.*, 184.
46. *Ibid.*, 261.
47. *Ibid.*, 260.
48. *Ibid.*, 261

49. *Ibid.*, 261.

50. *Ibid.*, 179.

51. *Ibid.*, 259.

INDEX

oeuvres citées Turn of the Screw (The)